

## OPHELIE MA FOLIE

*L'un de mes meilleurs amis avec lequel j'avais passé une agréable soirée autour de quelques verres me dit soudain avec un air grave : « Ecoute, j'ai un service à te demander. J'aimerais que tu lises ces quelques feuillets qui se sont imposés à moi à la suite d'un travail effectué avec quelqu'un pendant quelques années. J'ai nommé cette personne Ophélie, prénom qui a surgit spontanément dès que je me suis mis à écrire. Les lignes, que tu liras, j'espère, j'ignore de quelle nécessité elle relève, je ne sais pas si c'est pour me libérer ou pour ne pas oublier. Lis-les, c'est le service que je te demande. Lis-les, c'est tout. Je n'ai aucunement besoin de savoir si elles ont une quelconque qualité mais il faut qu'elles soient lues par un lecteur qui sache garder le silence après ». Il m'a tendu alors un petit dossier bleu en se levant de son fauteuil et est sorti de la pièce. Etonné, embarrassé, je suis sorti aussi. Nous n'avons pas cru devoir nous dire au revoir puisqu'au fond nous ne nous quittions pas.*

*Le lendemain matin, assez tôt, j'ai ouvert le dossier bleu et j'ai lu ...*

Sur l'onde calme et noire où dorment les étoiles  
La blanche Ophélie flotte comme un grand lys  
Flotte très lentement, couchée en ses longs voiles...  
On entend dans les bois lointains des hallalis.  
Voici plus de mille ans que la triste Ophélie  
Passe, fantôme blanc, sur le long fleuve noir,  
Voici plus de mille ans que sa douce folie  
Murmure sa romance à la brise du soir.

A. Rimbaud

Elle est entrée simplement, comme chez elle, comme on passe d'une pièce à l'autre sans faire attention, sans hésiter, sans voir personne. Aucune curiosité pour la pièce qui l'accueillait pour la première fois.

Elle est entrée avec son regard absent et s'est assise machinalement. Son nom m'échappait en cet instant, j'aurais pu lui substituer celui d'*Absente*. Elle a commencé à parler et j'entendais le son de sa voix. Le son seul. Il me semble l'entendre encore. Que disait-elle et à qui ? Sans nul doute à moi qui ne pouvais saisir aucun de ses mots. Je devais me sentir un simple prétexte, sans savoir que déjà pour elle je n'étais pas n'importe qui mais celui à qui elle voulait s'adresser dans un transfert préalable. Son regard absent m'empêchait souvent de la regarder assise dans le fauteuil. Aujourd'hui seulement je la revois, figée, un peu raide, avare de mouvement, corps encombré et encombrant, comme si l'espace manquait entre nous. Corps trop proches, trop présents pour être là l'un *avec* l'autre. Corps trop présents pour que je puisse la voir et l'écouter. Corps de réel où la vie ne battait pas. Elle ne pouvait alors que me blesser intimement d'une blessure restée ouverte.

Nous étions deux absents en présence l'un *sans* l'autre. Trop de transfert, paradoxalement, sans espace ni respiration. Pas le transfert d'amour ou l'amour de transfert, mais bain de transfert, comme « bain de langage », ainsi que le disait Dolto. Si, par profession, par habitude ou par savoir faire, j'aurais dû lui faire une offre, elle m'en a épargné le plaisir. L'appel à un *état transférentiel* était dans ses bagages encombrants. Elle les a ouverts immédiatement et je m'y suis précipité. Mais, l'un et l'autre, étions incapables d'en faire l'inventaire, de trier ou de classer. Tout baignait dans ce halo transférentiel qui nous enveloppait, nous emmitouflait.

Je mesure la folie d'écrire cela. Il faut pourtant continuer dans cette folie. Car, après tout et après coup, si cette situation était folle, elle a montré comment la fulgurance de l'instant du regard peut fonder un procès engageant deux protagonistes à leur insu, pour un temps hors chronologie, dans un parcours à découvrir plus tard.

Le psychanalyste est généralement sensible et attentif aux effets du discours de l'analysant. Néanmoins, il peut arriver, et ce fut le cas, qu'il y soit sensible au point de ne plus pouvoir être attentif au discours lui-même. Là était, pour un temps, la folie et l'errance dans une sorte de « désêtre » où le regard s'abolit. Cette folie de transfert, entre autre, m'avait en effet mis dans un état bien étrange. Désêtre certes, mais encore ? Qu'est-ce qui n'était plus ? Je ne parvenais pas à me dire qu'elle était là, avec moi. Et moi, j'étais n'importe où mais pas avec elle. Comme si l'altérité s'était en partie voilée dès son entrée dans le bureau. Je n'étais pas l'analyste écoutant et bienveillant mais un caléidoscope, une caisse de résonance où la raison s'était égarée et ses mots réduits à une musique dysharmonique ; les miens demeuraient au plus lointain de mon être. La folie, pour être paradoxale, conduit à cet autre paradoxe : en proie au désêtre, j'allais accéder ultérieurement à un plus d'être. N'étais-je pas alors sur ce lopin de terre commun au rêve et au transfert ?

Le bain transférentiel est un rêve. La mise en récit entraîne une perte ; ce qui se dit n'est jamais conforme à ce qui a été vécu. Mais pour l'un comme l'autre, c'est d'abord une expérience, une expérience de l'existence, du sentiment d'exister le temps que dure l'expérience. La perte au réveil ou au sortir de la séance, ce qui revient au même, celle qui accompagne la mise en récit, est le prix à payer. L'existence n'a pas de prix mais la parole se paye.

Le sentiment d'existence, on en redemande évidemment. On le rencontre dans les rêves, dans le transfert ou ailleurs, dans l'amour par exemple. Mais il faut du temps pour tenter de transmettre cette expérience. Si l'on ne tentait pas de le faire, à quoi servirait-il de la vivre puisque l'on ne vit jamais pour soi seul, quoi qu'il y paraisse et quoi que l'on en dise. Mais en quelle langue transmettre cette expérience toujours unique ?

Le bain transférentiel est un rêve. Il est de la même qualité que lui. Il y a de la naïveté dans cette affaire, celle rencontrée dans l'agitation pulsionnelle avant la maîtrise du langage, dans ce temps de pureté où l'existence à l'état presque pur se débat pour constituer l'existant comme sujet. Ce temps où l'existence, encore proche du rien dont elle est sortie, est promise au rien final. Comment placer le sentiment d'existence ailleurs qu'entre deux morts,

Ophélie, puisque ce sera son nom aujourd'hui, ne se plaignait pas. Sa musique n'était pas celle de la plainte. Cette musique sur un seul ton n'était pas même monotone à mes oreilles. Elle jouait d'un violon qui n'aurait gardé qu'une corde. De mon côté, mon corps ne pesait plus. Je suivais cette musique à la trace. Je jouais ma propre chanson sans parole, je suis sûr que je chantais ma singulière musique. Ophélie et moi chantions deux mélodies différentes, en canon, sans nous préoccuper d'une quelconque harmonie. Absents l'un à l'autre, seule la mélodie nous tenait en présence. Je fermais souvent les yeux, Ophélie les gardait à moitié ouverts. Son corps restait immobile, non pas figé, simplement sans mouvement. Ma folie a pu être contenue grâce aux bras de mon fauteuil, je m'en souviens, auxquels mes mains s'agrippaient. Mon corps me rappelait à l'ordre et me signalait néanmoins qu'Ophélie était ici et me parlait d'elle. Folie contenue mais folie tout de même. J'ai pu mettre fin à la séance.

J'aimerais raconter le déroulement du travail effectué avec Ophélie. Je devrais le faire sans doute. Je ne peux pas. Je ne m'en souviens pas. Je ne me souviens pas des détails mais seulement de sa trame qui reste à l'état de traces. Seuls quelques éléments, quelques moments, quelques mots émergent encore, comme des crêtes dans un paysage brumeux. Tout au long de cette cure, une musique atonale de fond nous a accompagné jusqu'au jour où... L'instant de la rencontre et ses modalités, longtemps ne se feront pas oublier.

Ophélie de ma folie ravivée, Ophélie grâce à qui ma folie est restée vivante, a suivi son chemin sur lequel elle n'était pas seule. Unis par les liens de la folie. Cependant, le trop de transfert s'est progressivement transformé, réduit sans doute, en transfert raisonnable le jour où...

Ai-je rêvé tout cela, tout ce temps ? Suis-je entrain de créer un rêve, le rêve de cette cure ? Est-il possible de démêler le réel de l'imaginaire, la fiction nécessaire de la réalité ? Il n'y a pas de réponse. Pas même de langue qui en rendrait raison alors que je cherche, dans une étrange tentative, d'en faire sentir la texture plutôt que d'en trouver les fondements et articulations. Et pourquoi cette tentative et cette nécessité ?

Il est un temps où cette nécessité n'est autre que celle de retrouver un sentiment d'existence pour un temps évanoui. La mort de certains, l'existence arrachée à certains, peuvent provoquer une défaillance de ce sentiment d'existence. J'étais sans doute réduit, sans le savoir, à une étoffe rêche ayant perdu sa doublure douce à la peau sous la caresse.

A tous ceux et celles qui ont constitué mon existence et qui sont maintenant absents, j'ai donné le nom de Sarah. Sarah de n'importe quel genre, dissimulés et réfugiés dans la pénombre, Sarah morts ou mortes, vous me rattrapez à chaque tournant de phrase, à chaque hésitation de plume, comme à l'écoute de quelque mot échappé de l'un ou l'autre assis sur ce fauteuil ou étendu sur ce divan. Oubliés, vous êtes inoubliables. Et vous me faites écrire.

Il est des moments où la rencontre avec un analysant actualise, exacerbe cette nécessité. Ce fut le cas. Il arrive alors qu'il soit difficile de distinguer rêve et transfert. C'est le cas. Je ne me souviens pas d'avoir rêvé d'Ophélie. Mais je sais qu'Ophélie a passé deux ans à rêver en continu. Elle rêvait toutes les nuits et racontait, en balbutiant, ses rêves à chaque séance, rien d'autre. Pendant de longs mois, j'ai écouté ses rêves sans rien dire ou presque. Un petit mot de temps en temps pour m'assurer que j'étais bien là, à ma place sur mon fauteuil. Elle rêvait pour elle et moi. Elle m'entraînait dans ses rêves. J'étais dans ses rêves sans qu'il lui ait été nécessaire de rêver de moi. Elle savait que je l'entendais. L'écoutais-je ? Je ne saurais le dire.

Le temps passait et je restais en quelque sorte immobile. Le sentiment d'existence s'était à ce point assombri que les places, dans ce bureau où nous nous trouvions, étaient devenues floues pour moi. Floues mais non point abolies. Je savais qui j'étais et pourquoi j'étais là. Pour qui est une autre affaire. Le regard d'Ophélie était devenu le mien. Nous

avions le même regard qui ne regardait rien et ne voyait rien. Les mots rares que je pouvais prononcer sonnaient à mes oreilles comme quelques coups de cymbale timide sur la musique à une seule corde de son violon vocal.

Il est impossible en ce cas de parler de transfert si on ne l'accroche pas à des éléments plus ou moins précis de son histoire ou de la mienne. Transfert en mal de sujet. Nous avons mis en commun cette faiblesse du sentiment d'existence dans cet espace commun du transfert. Piégés peut-être et pourtant persuadés sans le savoir que là était la voie vers une récupération possible. Pourtant, ni son histoire ni la mienne ne sont absentes de cette rencontre, au plus profond.

Comment ai-je pu me précipiter dans cet état pour que je reconnaisse Ophélie et que j'y rencontre ma folie ? Je parierais pour le premier rêve qu'elle m'a raconté le premier jour, ou plus précisément, pour un mot du rêve : elle cherchait le nom d'un vêtement que l'on met sous un autre et lui vint alors, *la doublure*. Doublure, j'aurais beaucoup à en dire et je ne suis pas surpris de m'être placé en doublure d'elle. Mais, en réalité, qui était la doublure de l'autre ? Qui était le vêtement de l'autre ? Nous étions, à ce moment là, fait de la même étoffe informe et trouée.

Pour elle, le temps ne se comptait pas. D'une séance à l'autre, elle enchaînait rêves et associations d'images ou de mots. Parfois cependant, elle cherchait à comprendre Mais plus que la signification de ses rêves, elle devait rechercher le sens indicible au fait d'être là. C'est pourquoi, à chaque séance, j'avais le sentiment qu'elle n'avait pas quitté la séance précédente. Aucune ne me semblait nouvelle ; chaque fois je me sentais happé par je ne sais quelle sirène - elle assurément - et je me voyais patauger dans le même bain, flotter sur le même nuage, ou, encore, noyé dans la même brume. J'ai la conviction que ce bain, ce nuage, cette brume n'étaient rien d'autre qu'une étoffe commune, une enveloppe transférentielle. Dire *son* transfert et *mon* transfert suggérerait un espace qui, en fait, n'existait quasiment pas. Plus que résonance, proximité ou croisement, emmêlement serait plus juste. Nous étions emmêlés. Certes, la

condition de cet emmêlement était de l'être d'abord chacun pour soi. Existait donc un minimum d'hétérogénéité, pour ne pas devenir complètement fou ensemble et laisser tout de même une petite place pour un travail à faire au sortir de cette quasi confusion.

Ophélie récitait donc ses rêves *recto tono* et j'assistais malgré moi à cette sorte de messe. Le temps passait. Plus il passait, moins je distinguais les mots qui pourtant devaient sortir de sa bouche. Ca ne me dérangeait pas outre mesure. Ca ne m'endormait ni ne m'éveillait. Nous barbotions.

Vint le temps où, à ma grande surprise, je me mis à penser à autre chose, régulièrement sans en être dérangé. Le temps passait toujours. Je finis tout de même par m'ennuyer. Je me suis alors efforcé d'écouter et de faire attention à ce qu'elle disait ou murmurait. Mais c'était peine perdue : au bout de quelques secondes ma pensée s'échappait et mille choses futiles et inintéressantes m'assaillaient. Impossible d'être présent à elle malgré mes efforts. Je ne pouvais retenir ma pensée vagabonde. Je ne m'interrogeais même pas sur les raisons de mon état. Ophélie m'avait bien capté dans ses filets de voix. Je trouvais là matière à satisfaire ce qui me restait de sentiment d'existence tandis qu'elle se battait pour en retrouver un digne de ce nom, en retrouver un ou en fonder un. Le lien qui nous tenait ensemble était sans doute fondé sur une jouissance séductrice. Etrange ce transfert murmuré, trouvant argument dans cette jouissance commune sans parole, où la voix comme telle était seule importante. Qui de nous deux allait rompre les charmes ? Elle comptait sur moi, je devais compter sur elle. Nous formions un couple infernal.

On comprendra que dans cette histoire je sois incapable de rapporter un de ses rêves. Si je le pouvais, j'aurais été à ma place, celle d'un analyste qui écoute, intervient et interprète. Un analyste capable d'être au clair avec son transfert, capable au moins de l'interroger. Mais je me demande aujourd'hui ce qu'auraient produit des commentaires ou des interprétations. Facile de dire cela après coup. Va donc pour la facilité. Néanmoins, nous nous efforcions de contenir nos folies. Agir par la parole

pour mettre en mouvement le désir d'en sortir était réservé pour un autre temps. Certes, ce désir n'était pas éteint, il sommeillait au fond d'elle, un sommeil riche en rêves. Le mien, peut-être ne dormait que d'un oeil. Avec certitude, ce passage fou était d'abord inévitable car nous ne pouvions faire autrement et sans doute n'y avait-il pas à faire autrement. Les noces étranges de nos folies devaient se célébrer jusqu'au déclin de la lune de miel.

Quelques temps après, sans trop m'en étonné, j'ai commencé à redouter son arrivée. Un peu avant l'heure de sa séance, une vague angoisse me saisissait. S'y est ajoutée assez vite une irritation incompréhensible. Ces sentiments ne produisaient aucune élaboration de ma part : je n'avais simplement pas envie de la voir, mais alors pas du tout. A ces deux sentiments, un autre s'y est encore adjoint : le rejet. Et les rêves continuaient. Et je ne bougeais toujours pas. Du moins, je ne savais pas que j'avais commencé à bouger en moi. Que ça avait bougé autour de moi. Ma vie reprenait quelques couleurs car le sentiment d'existence m'habitait à nouveau. J'étais seul à côté d'elle mais je n'éprouvais que raisonnablement le sentiment de solitude. J'ai alors pu penser qu'elle *m'absentait*. Elle m'avait éloigné d'elle, de cet univers que nous avions partagé. Je lui en ai voulu. Elle m'avait éloigné pour me rencontrer ailleurs, là où je n'étais pas encore. Ophélie avait pris de l'avance sur moi sans abandonner une question jusque- là informulable. Mais comment définir sa demande sinon en disant qu'enfin je ne la considère plus comme *Ophélie la folie*. Il aurait fallu que je sois moins dans la folie, que je renonce à m'y accrocher pour qu'elle réussisse traduire sa demande et que je l'entende par delà ma surdité.

Vint alors le jour où, dans le court intervalle où elle reprenait son souffle, je lui ai dit: « Ça fait beaucoup de rêves ». A ma stupéfaction, elle me répondit : « Oui. C'est bizarre, non » ? J'étais stupéfait mais soudain réveillé. A la fin de la séance, je lui ai proposé de continuer désormais assise sur le fauteuil. Dans cette très courte séquence, dans ce temps condensé, ce temps plus logique que chronologique, j'ai senti que ma pensée se remettait à fonctionner. Et, surtout, je me suis senti bien. Elle



aussi sans doute puisqu'à la séance suivante, en entrant puis en s'essayant, nous avons échangé un sourire.

Parmi les pensées qui me sont venues, mais je ne ferai pas la distinction entre celles du moment, celles de l'après coup et celles qui me viennent en écrivant, parmi toutes ces pensées donc, je retiens celles-ci. J'ai eu envie de lui dire : regardons-nous ! J'ai eu envie qu'il y ait du corps, du corps qui bande ou mouille, du regard comme signe, sinon comme preuve d'existence, de deux existences. Donc d'un espace entre nous pour pouvoir parler enfin, parler du vrai, parler vrai. Parler de ce qui ne s'était jamais parlé parce qu'elle ne le pouvait pas et que je ne pouvais pas l'entendre, elle, Ophélie. Du regard aussi pour accompagner la poignée de main échangée, que ce ne soit plus nos peaux rugueuses qui se touchent mais leurs doublures tièdes et lisses. Que la rencontre de nos regards soit la marque d'un espace libre à l'imaginaire pour que le transfert puisse aller de l'un à l'autre en ouvrant une place pour la parole. Je me suis dit aussi qu'à continuer ainsi, elle allait réellement devenir complètement folle avec moi, par moi qui ne l'étais plus. Je me le suis dit alors, car je me souviens parfaitement de la peur déclenchée par cette pensée. La peur de sa folie renvoyait à la mienne qui s'était calmée. En réalité, je l'avais précédé dans cette sortie, il fallait maintenant qu'elle me suive. Ou plutôt, elle m'avait déjà suivi mais il m'appartenait de lui en donner l'autorisation et les moyens. Ainsi, le « ça fait beaucoup de rêve » s'est-il révélé être une interprétation, et l'invitation au fauteuil, un acte. La suite du travail permet de le dire puisqu'il fut tout autre. De m'être dit *elle m'absente*, comme une interprétation faite à moi-même, m'avait permis de regagner mon fauteuil en sortant de mes limbes. Mais j'anticipe.

Elle m'avait donc absenté. Ce fut sans doute ma façon de nommer son sentiment d'abandon de toujours, revécu avec moi. Par là même, elle se trouvait sur une pente très dangereuse, « la voie royale » vers la folie, en quelque sorte. Les mots, qui néanmoins circulaient, ne parvenaient pas à organiser les rêves en récit et s'appuyaient sur un possible silence abyssal. Mais ces mots de rêves existaient comme preuve du vivant, comme promesse d'un bord, comme un *être ensemble* pour éviter de sombrer définitivement. Les siens, les miens quelquefois, nous avaient procuré le

minimum de sentiment d'existence pour tenir la route, pour nous tenir à la lisière de ce silence abyssal, chacun selon son mode, dans une dissymétrie et une hétérogénéité maintenues.

Le silence abyssal, au fond, qu'est-ce ? Il est, par exemple, ce qui se présente dans le rêve et que nous ressentons vaguement et qui nous amène simplement à dire : « ce n'est pas ça ». Une rive, perdue dans la brume de l'aube. Une rive inabordable, fugitive qui même s'estompe et disparaît progressivement après le réveil mais qui laisse des traces. Freud l'a nommée : *l'ombilic du rêve*. Point n'est besoin de se livrer à un essai d'interprétation pour sentir, et presque savoir, que cet ombilic s'oppose à nous. Et nous le lui rendons bien. Nous sentons qu'un savoir nous échappe, faute de mots. Arrive alors la nécessité d'échapper à ce savoir impossible. L'ombilic dessine l'un des bords de ce silence. Et, paradoxalement ou pas d'ailleurs, c'est dans ce frôlement du rien que se ressourcent le sentiment d'existence, comme lorsque l'on retire brutalement son doigt d'un objet brûlant. Le rêve nous promène ainsi entre deux rives opposées, dans ce monde étrange où désir de rien et désir pour nous mettent en un mouvement qui ne nous échappe pas mais dont nous ne pouvons pas dire grand chose sur le coup. Dans les tentatives de mise en récit, nous sortons de ce monde étrange pour entrer dans un autre, celui du langage que nous voudrions signifiant. « Il faut que je vous raconte mon rêve », entend-on souvent. Raconter son rêve pour s'en séparer. Jamais Ophélie ne l'a dit dans ce premier long temps de cure.

C'est donc dans les rêves eux-mêmes, dans les balbutiements d'une tentative infructueuse de les mettre en récit mêlés à cette folie de transfert, qu'Ophélie trouvait le terreau de son être à construire. Grâce à eux, elle se savait vivante, absurdement vivante. Mais le terreau était aussi à cultiver, terrain à enclore pour que ça ne déborde pas. Les bords, comme les bandes d'une table de billard, lui renvoyaient cette certitude d'exister fussent n'importe comment. Ma présence avec elle devait constituer l'un de ces bords malgré ma folie captée.

Pendant ce temps, de mon côté, je rêvais aussi de plus en plus mais pas à elle. Elle n'était pas présente dans mes rêves à cette époque où cependant la certitude de mon existence reprenait force. Grâce à elle,

certains de mes rêves ont pu surgir. Elle n'a pas été mon analyste mais nous étions tous les deux dans l'analyse.

Longtemps donc l'actualité n'était pas à l'interprétation. Elle était certes aux associations bout de ficelle selle de cheval, comme l'on s'exerce à faire des gammes. Ce sont elles qui cultivaient le terrain et l'exploraient. Les tentatives de mise en récit, « murmure [de] romance à la brise du soir », ne relevaient pas encore de la mise en sens alors même que cette nécessité tenait Ophélie à la surface de l'eau, « sur l'onde calme et noire où dorment les étoiles », sans y être engloutie, les yeux dans les étoiles, précisément.

Et puis les choses ont changé après lui avoir dit ma bêtise, *ça fait beaucoup de rêves*, et après qu'Ophélie se soit assise dans le fauteuil. Assez rapidement aussi, je me suis mis à écrire ce que je continue d'écrire aujourd'hui. Ecrire lentement, je sentais que j'avais besoin de temps, le temps des séances qui se poursuivaient, pour une écriture qui tenterait d'être en pulsation avec celles-ci. Ni elle ni moi n'avions oublié le temps précédent. Ecrire à ce propos était pour moi le signe qu'effectivement j'avais regagné mon fauteuil au sortir des limbes. C'était aussi une sorte de nécessité pour la rejoindre dans cet autre monde, celui du langage qui parle. Il me fallait aussi du temps pour retrouver mon tempo personnel et détourner mon regard de la rive brumeuse et de tous ces Sarah. S'il fallait donner un titre à cette suite, ce pourrait être : *L'érotique retrouvé*.

Ophélie ne regardait donc plus les étoiles. On ne parle pas aux étoiles dès lors que l'on veut se ressaisir des mots, triés, choisis ou non, pour en faire une histoire présente passée tournée vers le futur. Elle a posé par terre son violon à une seule corde à côté d'elle. Le violon est toujours là, silencieux, tandis que l'écriture de ce texte tire à sa fin. Parfois, elle y porte les yeux pour s'assurer qu'il ne se dérobe pas à son statut de témoin. Rien n'est oublié, tout est déposé dans ce violon à l'état de traces, son histoire et celle du travail fait ensemble qu'il est impossible de dissocier.

Écoutons quelque peu les paroles d'Ophélie, Ophélie d'aujourd'hui : « Avec mes parents, c'était comme si on était dans l'eau, tout me revenait en écho... Quand je ne pouvais pas m'endormir, toute

petite, seule la musique y parvenait, elle me berçait...Plus tard encore, quand il y avait des blancs dans mes activités, par exemple le mercredi, seule la musique me permettait de ne pas me sentir désarticulée ». Cette musique si importante pour Ophélie n'était-elle pas sa musique intérieure, le bruit de fond de son existence, celle qu'elle donnait à entendre d'une manière quasi inaudible sur le divan lorsqu'elle enchaînait ses rêves ?

Écoutons là encore « Enfant, mon père et ma mère n'étaient pas distinguables, c'était la confusion et j'étais prise dedans. C'était comme s'il n'y avait pas d'extérieur. Ils étaient la destruction sans acte, un état de destruction. Pas moyen de les juger. Pas de trait d'union ... Je n'ai jamais pu parler de mon père, je ne l'aimais pas, c'était un mauvais père »...Ou encore : « il fallait toujours tout dire au conditionnel pour que ce soit vrai ». Combien de fois a-t-elle en effet utilisé l'expression : *c'est comme si*. L'invention de ce *comme si* n'était autre que la manière de désigner ces parents, « parents désincarnés, dit-elle, sans corps, présence insaisissable, inexistants bien que présents, j'avais le sentiment qu'il manquait quelque chose, il aurait fallu le créer mais je ne pouvais pas ». Comment ne pas penser alors au profond sentiment d'inexistence qui était le sien ?

Ophélie : « J'ai été gênée quand vous avez changé de cabinet car celui-là est plus petit. J'avais besoin d'une bulle plus grande, de quelque chose d'informe pour y mettre ce que je voulais. Là il y avait trop de proximité »...Et aussi : « Il y a eu un moment où je ne trouvais pas le temps de venir. Mais il ne fallait surtout pas perdre le fil. Pour moi, le temps ne comptait plus. Ce n'était pas l'ennui mais de la durée ». Et, puisque j'ai parlé tout à l'heure de lopin de terre, je ne résiste pas à citer cette dernière phrase : « J'ai maintenant une terre à moi, une place. Avant, je n'avais pas le sentiment de parler à Pierre (son mari). Maintenant lui parler me donne de la consistance et j'ai quelque chose à moi ».

Rapporter ces quelques phrases d'Ophélie était nécessaire car, auparavant, je lui avais laissé bien peu de place. Et puis, la plus grande partie de ce texte, écrite avant qu'elle ne les prononce, s'en trouve peut-être quelque peu éclairé. Elles nous invitent encore à prendre acte du talent d'Ophélie pour le difficile travail de constitution d'un intérieur et d'un intime auquel elle s'est livrée afin de pouvoir mettre, sur la musique de son

violon à une seule corde, des paroles qui la représentent, et entre autres : « Avant, il y avait un grand espace entre les autres et moi, j'avais toujours beaucoup d'hésitation à serrer la main. Maintenant, je peux faire les choses, les finir ». Le passage de la musique, murmures de rêves en séance, aux paroles ultérieurement articulées, signale la nouvelle ordonnance de la chaîne signifiante au prix d'une perte, condition de la relance du désir. Ophélie s'est constitué un passé qu'elle destine à l'oubli. Elle raconte son passé pour le décharger d'une valeur excessive. Elle parle de sa cure et, sans le savoir, du transfert comme d'un rêve. Elle consent ici encore à une perte et à un ombilic qui restera ombilic, qu'elle sait devoir rencontrer un jour et qui gardera son mystère.

Drôle d'endroit pour une rencontre qui en fut une. Celle où rêve, transfert et écriture, ajouterai-je cette fois, tissent ensemble une étoffe où la doublure ne manque pas.

Quelques mois après avoir mis, sans naïveté, un point final à ce travail, une petite suite, en fait à une ouverture, s'est imposée.

Un mois de janvier arrive le sentiment que la cure est entrain de s'achever sans que ce soit encore le moment de prononcer son arrêt. Un jour de février, coulent des lèvres d'Ophélie ces mots parmi d'autres : « Maintenant, je n'attends plus que la décision vienne des autres ». Et, très vite après, elle ajoutera ceci qui me restera : « Désormais, je peux avoir des secrets ».

*Désormais, je peux avoir des secrets.*

Je n'ai pu entendre cette phrase sans émotion, une émotion qui insiste tandis que j'écris. Par ces mots, Ophélie, j'en étais convaincu, mettait fin à nos rencontres. Je me suis immédiatement dit qu'elle se servait là d'une tournure poétique pour dire qu'elle avait su s'ouvrir à elle-même et aux autres, à son désir qui pouvait désormais accepter celui des autres. De plus, elle concluait ainsi notre relation transférentielle : le transfert avait bien existé, sans doute en restait-il des traces mais il ne lui était plus nécessaire. Le rêve, en quelque sorte, se confrontait à la réalité. Il s'agit donc bien d'une suite en forme d'ouverture. Ce jour-là pourtant, le

violon n'est pas resté totalement muet. Sans doute, quelques notes même oubliées, continueront de l'accompagner sans qu'elle sache d'où elles viennent.

Le secret est ce qui ne se dit pas. Et pourtant, peut-on partager un secret ? Et qu'est-ce partager un secret ?

Le secret fait souffrir tant qu'il reste en soi, râpeux au fond de la gorge, inarticulable. Mais le jour où il est possible de le partager avec au moins un autre de son choix, il devient une chose précieuse et douce comme une doublure. Le danger s'est éloigné puisque l'intériorité et l'intime se sont constitués.

La *folie* d'Ophélie s'était donc évanouie. La mienne aussi du même coup. Ce dernier jour, nous avons bien été en présence l'un avec l'autre, fort, chacun, de notre sentiment d'existence.

*La dernière ligne lue, je suis resté un long moment immobile, accueillant toutes les images qui se présentaient à moi. Puis j'ai refermé le dossier bleu. Mon ami et moi, nous ne nous sommes rien dit à propos de ces feuillets lorsque je lui ai rendu le dossier bleu.*

Claude Spielmann (2009)